

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 7 (1869)
Heft: 3

Artikel: Benigna : histoire villageoise : [suite]
Autor: Zink, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-180316>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le maître. Dites-moi Nadol, il paraît que vous avez eu une visite ces jours derniers ?

Nadol. Oh ! las oui, un bête de conseiller de commune, père de famille, qui aurait mieux fait de rester chez lui que de me faire perdre mon temps à lui dire des bêtises.

Le maître. Pourrait-on savoir, ce qui amenait ce brave homme à réclamer vos services ?

Nadol. C'est bien simple. Voyant sa famille augmenter d'une manière inquiétante, il est venu me demander un remède pour parer à cet inconvénient. Figurez-vous cette question !

Le maître. Et que lui avez-vous ordonné ?

Nadol. D'abord d'aller quelques mois valet de chambre chez la femme du Sultan, mais voyant que cela ne lui souriait pas, je lui ai expliqué le cours des astres, des planètes, de la lune, etc...

Le maître. Mais quel rapport y a-t-il entre le cours des astres et l'objet en question ?

Nadol. Aucun, mais voyez-vous, ces imbéciles-là, moins ils comprennent, plus ils croient.

Le maître. Combien coûte une consultation ?

Nadol. Je n'ai jamais réclamé ou refusé. Moins on me donne, mieux je m'en trouve, également ça se mange en herbe, et plus la pièce est grosse, plus je prends de temps à en trouver le bout.

Le maître. Donc, en somme, le métier de sorcier consiste à rire et boire aux dépens des croyants ?

Nadol. Ni plus, ni moins.

Maintenant venez, âmes candides qui cherchez la vérité !

Pour la trouver, vous n'aurez qu'à offrir au devin une bouteille au cabaret du coin.

Thermes de Lessus, décembre 1868. L. C.

A plusieurs reprises les journaux ont donné comme moyen infaillible de reconnaître la bonne qualité de l'eau de cerises, l'emploi du bois de gayac, qui, trempé dans une eau de cerises véritable doit produire une belle coloration bleue.

Dans la dernière séance de la Société vaudoise des sciences naturelles, M. Chastellain a démontré par plusieurs expériences que ce moyen était basé sur une erreur d'appréciation. La coloration bleue déterminée par le bois de gayac prouve tout simplement la présence, dans l'eau de cerises, d'une petite quantité de cuivre provenant de l'alambic.

Une eau de cerises véritable, mais distillée dans un alambic de verre, ne donnera aucune coloration bleue par son mélange avec le bois de gayac. Et d'un autre côté, une eau de cerises falsifiée par de l'esprit de vin distillé dans des alambics de cuivre pourrait aussi donner la coloration dont nous venons de parler.

BENIGNA HISTOIRE VILLAGEOISE (D'après l'allemand d'Auerbach.)

— Je ne saurais en vérité pas que changer en moi, je me trouve fort bien telle que je suis et je dois te plaire comme je plais à tout le monde.

— Eh bien continue à te plaire à toi-même, il me reste encore assez de raison pour comprendre que je ne saurais plus vivre avec toi ; il faut que je te quitte. Tu sauras très bien, sans mon aide, admirer ta beauté dans la glace, t'adresser à toi-même des sourires et des réverences, te faire dire par d'autres combien tu es belle. A mes yeux tu n'es qu'une vipère, et je te quitte !

— Me quitter ? En connaîtrais-tu, par hasard, une plus belle dans tout le pays ?

— Belle ! belle ! Suffit-il donc d'être belle ? et cela dispense-t-il de toute bonne qualité.

— Quand on a des richesses, elles remplacent la beauté, mais je ne suis malheureusement pas riche. Allons, sois sage, viens avec moi dans notre chambre.

— Je n'y retournerai plus avec toi. Je vais dans les pays lointains.

— Eh bien je te dis adieu et te souhaite bon voyage !

En s'exprimant de la sorte, Benigna sortit de la chambre de la défunte et alla dans la sienne. Au bout d'un moment elle vit son mari quitter la maison un bâton à la main. Lorsqu'il fut arrivé à l'endroit où le sentier rejoignait la grande route, il s'arrêta un moment. Benigna eut d'abord l'idée de le rappeler, mais elle se dit qu'elle avait déjà assez fait, et qu'elle perdrat toute son autorité en montrant une nouvelle descendante. Georges entendit la fenêtre s'ouvrir, un large rayon de lumière parvint jusque sur la route ; il franchit ce rayon et disparut dans l'obscurité.

— Et pourtant il reviendra lorsque le grand air aura dissipé ses lubies, se dit Benigna, en regardant la chandelle.

Mais les jours s'écoulèrent, et Georges ne revint point. Tout à coup elle se sentit prise d'angoisse dans cette maison dont on avait sorti, le matin, un cadavre, et que son mari venait de quitter à son tour. Elle se rendit à son ancien domicile pour consulter sa cousine ; mais arrivée près de cette demeure, elle vit que la lumière était éteinte. Elle revint sur ses pas en pensant qu'il valait mieux ne rien dire afin que personne ne sut que la belle Benigna avait été abandonnée de son mari. Tout en cheminant, elle pensait à Georges qui l'avait tant aimée et qui l'aimait encore. Comment pourrait-il la quitter ?...

Elle se hâta de regagner son logis, dans l'idée que Georges était déjà de retour et qu'il aurait de l'inquiétude à la sentir absente. Mais elle retrouva la maison déserte. Elle ne se coucha point et attendit son retour. Comme sa lumière touchait à sa fin, et qu'à la chambre d'en haut, l'huile était répandue sur le plancher elle resta dans une nuit profonde. Le lendemain le jour revint mais Georges ne revint pas.

Elle alla devant sa glace et fut frappée en voyant sa figure bouleversée. Alors elle fit sa toilette avec un nouveau courage, et se mit à son travail. Mais elle s'endormit sur son tambour à broder, et ne fut réveillée que par sa cousine qui vint la voir et par un des camarades de forge de son mari qui venait lui demander s'il comptait chômer longtemps et l'avertir qu'il y avait de l'ouvrage pressant. Benigna répondit que Georges était parti pour affaires de famille et ne reviendrait que le soir ou même le lendemain. Mais le soir vint, le lendemain se passa, les semaines et les mois se succédèrent sans nouvelles de Georges. Benigna ne se montrait point dans le village. Elle travaillait toute la journée, et passait ses nuits dans les larmes.

On se livra dans le village à toutes sortes de suppositions sur les causes qui avaient amené le départ de Georges. Puis, comme d'habitude, lorsque les années eurent succédé aux années, on ne songea plus à lui. Quant à Benigna, elle n'était presque plus reconnaissable tant elle était abattue. A peine jetait-on un regard sur celle dont la beauté avait été si profondément admirée de tout le monde. On s'entretenait beaucoup des mauvais procédés qu'elle avait eus pour sa belle-mère, on les exagérait même. Toutefois la compassion remplaça tous ces sentiments quand on apprit que Benigna perdrat complètement la vue.

Lorsque cette cruelle épreuve fut arrivée, sa cousine exploita le spectacle navrant que présentait Benigna, abattue, malheureuse et pauvre ; elle l'utilisa pour exercer une mendicité lucrative. Elle la mena au loin dans les villages la

dépeignant comme une infortunée, abandonnée de son mari, malheureuse et sans ressources après avoir été si belle.

Benigna écoutait, tête baissée et en silence ces propos auxquels elle n'opposait que patience et résignation.

Plus d'une dizaine d'années s'écoulèrent de la sorte. La cousine mourut et Benigna se trouva doublement malheureuse et délaissée.

C'était au gros de l'hiver. La neige crépitait sous les pieds des passants qui se rendaient à la maison communale du village. Le groupe qui marchait en rue allait grossissant de plus en plus et on entendait échanger les propos suivants :

— « Voilà une belle farce. »

— « C'est possible, mais elle n'est point de mon goût. »

— « Miser publiquement une pauvre femme aveugle et abandonnée. »

— « C'est un fardeau pour la commune. »

— « Et nous avons déjà bien assez à porter. »

Et ainsi de suite.

Le village était des plus pauvres ; il n'avait que peu de terres cultivables, et ce peu était, en très grande partie, la propriété de trois richards. La plus grande partie des habitants se composait de tailleurs de pierre, de charbonniers et de forgerons. Depuis la vallée on entendait le bruit des marteaux, et une large colonne de fumée s'élevait vers le ciel à travers les montagnes couvertes de neige.

Un homme vêtu avec la dernière négligence, et suivi d'une femme à la voix glapissante se joignit au groupe en question. Il venait d'une cabane située sur le penchent de la montagne, non loin de la grande route.

« Korbhans (Jean le vannier) » lui demanda-t-on, « veux-tu recueillir Benigna chez toi ? »

« Je le voudrais bien, mais ma femme ne le veut pas. »

Comme il achevait ces mots, une fille de sept ans environ, et qui l'avait suivi en courant lui crio : « Cousin, la cousine mettra le feu à la maison si vous lui amenez Benigna. »

« Maintenant, c'est précisément ce que tu dois faire, » lui dirent les hommes du groupe, « tu dois montrer que tu es le maître. »

Korbhans, un peu intimidé, marcha avec les autres.

Ils arrivèrent à la maison communale. Il s'y trouvait déjà un grand nombre d'hommes qui fumaient devant la porte en attendant la mise. Enfin arriva l'huissier qui invita les assistants à monter dans la salle du conseil communal. La municipalité siégeait autour d'une table. Non loin de là, dans un coin, on voyait une femme entortillée de toutes sortes d'étoffes en lambeaux, appuyant son menton sur ses deux mains supportées, à leur tour, par la crosse d'un bâton.

« Eh bien dit le syndic, commençons les opérations. Voilà Benigna ! La commune est pauvre, et celui qui, avec la pension que la commune propose de payer, ne pourra pas faire pour le mieux, cherchera de mériter la bénédiction de Dieu, en ayant soin d'une pauvre veuve abandonnée. » Ici la femme en haillons tressaillit. « Il aurait été bon, ajouta le syndic que les assistants eussent amené leur femme avec eux, car tout dépend de la manière dont la ménagère traitera cette pauvre aveugle. »

On indiqua ensuite la somme que la commune se proposait de payer ; mais lorsqu'on demanda s'il y avait parmi les assistants, quelqu'un qui voulût se charger de Benigna à meilleur marché, personne ne souffla mot, attendu que ceux qui étaient venus pour la mise préféraient la somme la plus élevée.

« Je m'en chargerai pour la somme proposée, » crio Korbhans.

— Moi aussi ! moi aussi ! crio-t-on de tous côtés.

— Qui a parlé le premier ? demanda Benigna à une jeune personne qui se trouvait auprès d'elle et qui était la fille du régent.

— C'est Korbhans ! répondit la jeune fille. Dieu veuille que vous n'entriez pas chez lui, sa femme est plus méchante qu'un dragon de feu ! La bâton tomba des mains de Benigna. La jeune fille la ramassa et la lui rendit. Alors les offres

se croisèrent vivement et si vite, que la jeune fille ne put plus dire chaque fois qui avait misé !

Enfin il ne resta plus qu'une voix dans le jeu et l'huissier crio : « Pour la première... pour la seconde... » puis après une longue pause il prononça : « pour la troisième ! » et frappa avec un petit marteau sur la table.

— Chez qui vais-je ? demanda Benigna.

— Chez Korbhans ! lui répondit-on.

— Viens ici Hans ! dit Benigna, donne-moi la main, j'ai bien connu ta mère, de même que celle de ta femme !

Les municipaux furent très étonnés que Benigna se fut tout d'un coup, mise à parler. Un gros bonnet de la municipalité, crut devoir se faire entendre et fit une allocution à la pauvre aveugle :

« Oui, Benigna, seulement ne viens point nous rompre la tête avec tes plaintes ! Maintenant te voilà réduite, montre de la patience ; la commune fait pour toi, plus qu'elle ne peut. Enfin, ajouta-t-il par forme de conclusion, sois reconnaissante ! » Cela dit, il se retourna, d'un air triomphant, vers ses collègues, pour lire sur leurs visages toute l'admiration qu'un homme qui parle si bien devait leur inspirer.

« Maintenant suivez-moi, » dit Hans, « Où avez-vous votre lit ? » — Chez le régent, répondit Benigna, « j'ai aussi une petite armoire. »

La fille du régent accompagna encore la vieille, un bout de chemin, mais lorsqu'elle arriva au penchant de la montagne, où les enfants patinaient et se lugeaient, Benigna ne put se tenir sur la glace vive.

« Prenez-moi par le cou, dit Hans en se baissant, « je vous porterai à califourchon sur la montagne. » Et chargé de Benigna, il s'avanza sur la pente. En voyant ce risible spectacle, les enfants se mirent à huer, mais la fille du régent leur observa qu'il n'y avait pas là de quoi rire, et l'on crio : Voilà qui est brave de la part de Jean le vannier.

Chemin faisant, celui-ci dit à Benigna : « Ma femme aime à quereller, mais n'y faites pas attention, elle cesse d'elle-même. Dites-moi seulement ce que vous avez, et j'en aurai soin jusqu'à la fin de nos jours. » Korbhans partageait avec beaucoup d'autres gens du village l'idée que Benigna avait quelque part un trésor caché ; ce n'était point par pure bonté qu'il se montrait si bienveillant pour Benigna, il espérait gagner sa confiance et se faire donner le magot. — « Oui, oui ! » répondit la vieille à califourchon sur son dos, « je vous récompenserai en bien, pour toutes vos bontés. » Hans sourit en lui-même, à l'ouïe de ces douces paroles, qui lui semblaient signifier évidemment que Benigna avait un trésor. Il porta Benigna dans la chambre où la famille se tenait d'habitude ; il ne s'y trouvait personne qu'un enfant qui crio en grognant : « Pfou ! maintenant nous aurons par dessus le marché la vieille sorcière. » Hans assit Benigna sur le banc, la bâtonne lui échappa des mains, l'enfant la saisit à la hâte, en crio : « Je vais la mettre au feu ! et alors vilaine sorcière, tu ne pourras pas bouger de ta place pour venir me faire du mal. »

(La suite au prochain numéro.)

Le billet suivant nous tombe par hazard sous la main. C'est une demande d'exemption, pour cause de maladie, adressée à son commandant par un militaire des environs de Chexbres :

Monsieur.

Je vous expédient ici joint une déclaration dont j'ai mal à un genou qu'il m'est impossible de me rencontrer à Lausanne le 3 courant comme l'on est commandé.

Recevez mes Sivilité.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.